

## LA DESCRIPTION FACE À LA TEMPORALITÉ\*

UNE TRENTAINE D'ANNÉES se sont écoulées depuis que Clifford Geertz a écrit « Thick description<sup>1</sup> », chapitre premier de son ouvrage *The interpretation of cultures*, devenu un classique de la sociologie de la culture. Il faudrait avoir habité bien loin du monde intellectuel durant tout ce temps pour avoir échappé à l'influence de cet essai justement célèbre. Mais la démarche textuelle qu'y suivait Geertz relève un peu de la tromperie. L'analyse du combat de coq balinais prétend ne se fonder que sur les expériences d'un jour extraordinaire. Or Geertz avait écrit huit livres sur l'Indonésie au moment où il fait sortir du combat de coq toute la société balinaise, comme l'illusionniste fait sortir un lapin de son chapeau ou, bien plus proche, comme Marcel Proust la ville et les jardins combraisiens de sa madeleine. En réalité, chez Geertz, il n'y a point d'analyse culturelle sans analyse des structures sociales. Ainsi le tournant textuel qu'opère « Thick description » suppose en fait l'analyse des structures sociales malgré l'apparence de culturalisme ou de textualisme absolue. Mais Geertz, voulant pousser sa discipline, a dû exagérer.

## La question de l'interprétation

Les auteurs de *La description*<sup>2</sup> avaient été un peu induits en erreur par cette polémique geertzienne. La question de savoir si l'anthropologie relève de la description ou de l'interprétation, si l'on peut distinguer l'une de l'autre, ou si l'on peut véritablement distinguer la « description mince » et la « description

\* Je veux remercier mon collègue Patrick Heuveline qui a corrigé la plupart de mes fautes et maladresses dans la langue française. Celles qui restent (ainsi que les fautes de raisonnement) sont les miennes.

1. C. Geertz, « Thick description », chap. 1, in Id., *The interpretation of cultures*, New York, Basic Books, 1973. Trad. fr., « La description dense », *Enquête. Anthropologie, Histoire, Sociologie*, 6, *La description I*, 1998, p. 73-105.

2. Le texte de C. Geertz constitue en effet un des fils conducteurs du numéro d'*Enquête* cité dans la note précédente.

épaisse» : ces débats n'occupent plus le devant de la scène. Ce ne sont pas, à mon avis, des questions vitales pour les sciences sociales au moins pour deux raisons.

Première raison : la nécessité de la recherche et le fait que les débats méthodologiques sont insolubles. De même que les chercheurs scientifiques conduisent leurs recherches sans aucune connaissance des livres de Karl Popper, Thomas S. Kuhn et Imre Lakatos, et de même que, selon Jean Bazin, les joueurs de football et les participants à un baptême conduisent leurs affaires sans en faire l'interprétation, les anthropologues et les sociologues doivent faire leur métier, qu'ils soient ou non justifiés philosophiquement. Quant à justifier la sociologie, personne ne l'a jamais fait (mes excuses à Émile Durkheim) et sans doute personne ne le fera. Si nous attendons la justification, la recherche mourra dans l'attente.

Bien entendu, on doit contester les présupposés pratiques de la recherche. De tels débats peuvent suggérer de nouveaux modes de recherche, et c'est là, surtout, l'impact de Geertz. Les anthropologues ne se sont pas occupés des affaires ryliennes dont s'était servi comme point d'appui Geertz lui-même ; ils n'ont pas suivi la logique de Geertz<sup>3</sup>. Mais ils ont retenu ses conseils et ont produit des recherches nouvelles et même, de temps en temps, étranges. L'impact de Geertz résulte donc de ses conseils pratiques et non de ses raisonnements logiques. La philosophie des méthodes n'est utile que quand elle produit de tels conseils pratiques.

Je peux le dire à titre personnel. La sociologie (au moins aux États-Unis) est un archipel de matières substantives – « stratification », « deviance », « comparative historical sociology », etc. – non unifiées, comme l'anthropologie autour de la méthode ethnographique ou comme l'économie politique autour de l'idée de choix sous contrainte. Il existe encore des îles, dans notre archipel sociologique, dont il me reste à aborder les mystères avant que je ne meure. Comme capitaine de mon navire [*tramp*] conradien (qui a l'habitude de tomber en panne n'importe où), je suis toujours en train de rectifier mes outils d'analyse. La philosophie des méthodes, la problématique des faits ou de l'interprétation, me troublent *moins* que la question des outils. J'ai appris comment faire les recherches sans résoudre ces difficultés épistémologiques, qui s'enracinent dans le vieux débat ténébreux entre les « two cultures » de Charles P. Snow\*, le *Methodenstreit* allemand du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>. Cependant il faut faire des enquêtes et les questions méthodologiques dont nous nous occupons doivent être des questions sortant des problèmes

3. C. Geertz a fondé son essai (au moins rhétoriquement) sur les raisonnements de G. Ryle, *Collected papers*, Londres, Hutchinson, 1971, surtout les essais « Thinking and reflecting » (p. 465-479) et « The thinking of thoughts » (p. 480-496).

\* A. Abbott fait ici allusion à une intervention de C. P. Snow. Cf. pour plus d'indications sur ce sujet, C. P. Snow, *The two cultures: and a second look*, Cambridge, University Press, 1965 (NdE).

4. On trouvera un exposé systématique de mes idées au sujet des débats méthodologiques dans *Chaos of disciplines*, Chicago, University of Chicago Press, 2001.

immédiats et actuels de la recherche. En somme, la première raison de la mise à l'écart de la question de la description contre l'interprétation, c'est la nécessité de la recherche et l'insolubilité des débats.

Deuxième raison : la problématique de la description chez les sociologues – aux États-Unis – n'est pas une problématique des faits contre l'interprétation, ou de la description comme acte perceptif contre la description comme acte interprétatif. C'est plutôt une problématique de la description contre l'analyse causale. Mettre la description en rapport ou bien en contraste avec l'analyse causale, c'est autre chose que d'opposer la description à l'interprétation. Mais qui, parmi mes collègues aux États-Unis, n'a pas entendu cent fois en séminaires les mots d'un interrogateur-assassin : « But your analysis is merely descriptive » ? Qualifier une analyse de *descriptive*, chez nous, c'est la dévaloriser. Le mot « *description* » n'est jamais entendu sans son inséparable adjectif « *mere* ».

Pour la plupart de mes collègues, ce « *mere* » veut dire que la description est insuffisante, surtout insuffisante pour l'explication. Il n'est pas évident de voir en quoi consiste exactement cette insuffisance. La description, dit-on, est statique. Elle ne s'occupe point des mécanismes. Elle ignore les causes. Ces critiques ne sont ni compliquées, ni même bien exposées<sup>5</sup>. Mais ce qui m'intéresse ici, c'est autre chose. Il est évident que l'insuffisance de la description ou, à proprement parler, la problématique de la description comme pratique, relève de ses rapports avec le temps.

### La description et la temporalité

La description, comme tout acte de connaissance, s'efforce de simplifier le monde tel que nous le connaissons. Un proverbe des chercheurs empiriques aux États-Unis soutient que « The world is the only model for itself ». Ce proverbe cache une difficulté immense, dont fait partie la description. Le monde social est infini alors qu'un modèle est fini. Or la description doit simplifier le monde, alors même qu'en pratique les descriptions peuvent être étendues sans limites.

Je m'intéresse ici à une simplification particulière que fait la description. La description n'est jamais absolument générale ; elle est toujours locale. Elle s'occupe d'un lieu géographique ou social, d'un ici, et aussi d'un lieu temporel, d'une époque actuelle, d'un maintenant. Notez bien qu'il s'ensuit que la description est ce qu'on appelle en anglais « *indexical knowledge* », c'est-à-dire que l'on ne peut pas juger de la vérité d'une description sans savoir l'identité de cet ici et de ce maintenant. Je reviendrai plus loin sur ce phénomène d'indexicalité.

On peut considérer les essais de *La description* (1998) comme des enquêtes sur les conditions des liens entre l'ici de nos études et le là-bas de la localité décrite.

5. Je les ai étudiées dans un livre à paraître, *Methods of discovery*.

Décrire sans interpréter, c'est affirmer l'unité de l'expérience, constater que l'« ici » des autres est accessible à notre investigation. En revanche, croire avec Geertz en la nécessité de l'interprétation en toute occurrence de la description, c'est insister sur l'abîme entre notre « ici » et le « là-bas » des phénomènes décrits.

Mais je veux me tourner à présent vers le problème non de l'ici, mais du maintenant, de la position d'une description dans le déroulement perpétuel du temps. Il y a cinq questions dont nous devons au moins aborder les préalables dans notre esquisse. D'emblée nous devons poser la question de la durée d'une description. De quoi s'agit-il dans une description? D'un moment, d'un présent, d'une époque actuelle? Et cette époque actuelle, est-ce une après-midi, un jour, un mois?

Deuxième question : étant donné que la description s'occupe d'un moment, que ce soit un moment qui dure une seconde ou deux ans, faut-il que la description soit statique? Comment parle-t-on des changements qui interviennent au cours du moment dont s'occupe une description? N'est-il pas vrai que ces changements eux-mêmes se déroulent suivant des rythmes qui leur sont propres, qu'ils soient assez rapides pour être perçus comme des changements à l'intérieur du moment décrit ou assez lents pour paraître stables?

Troisième question : qu'est-ce que la description au fil du temps, la description d'un processus? Est-ce qu'on peut parler d'une telle description? Nous parlons toujours de la description d'un moment. Quels problèmes pose la tentative de mettre ce moment en mouvement? La narration est-elle une espèce de description? Comment comprendre la narration par rapport à l'analyse causale?

Le problème de la narration suscite une quatrième question. Parler de la narration, Aristote nous l'a appris, c'est parler des commencements, des durées et des fins. Lorsque nous appelons tel ou tel moment du temps un commencement ou une fin, que disons-nous? La nature et le statut de tels découpages du temps sont peu compris. Surtout, la sociologie empirique s'occupe d'une espèce particulière de fin, le résultat. Partout dans la sociologie on cherche les résultats de tel ou tel groupe de variables indépendantes. On mesure la société, les projets de réforme, même les carrières des individus par leurs résultats. Pourquoi nous occupons-nous des résultats quand tout résultat (sauf la mort) deviendra, le lendemain, un moment du passé, un moment parmi les moments infinis du passé?

Je veux enfin aborder le problème du performatif. Lorsqu'un événement se passe, il n'existe d'emblée qu'une foule d'impressions et des faits sans ordre ni structure. Ceux qui font les premières descriptions de l'événement agissent en tant que créateurs. Ils soulignent ceci tandis qu'ils mettent cela à l'écart. Leurs descriptions ainsi que toutes les descriptions qui les suivent sont performatives, elles sont des actes plutôt que des perceptions passives. Chaque description successive doit prendre en compte les descriptions antérieures, qu'elles aient raison ou tort. Les premières descriptions d'un événement apparaissent donc avant qu'il ne s'achève, pendant qu'il est vraiment en cours. Ces premières

esquisses d'une description proviennent, pour la plupart, de journalistes et de leurs semblables. Les universitaires et les chercheurs ne font leurs descriptions qu'après ces tentatives populaires, avec lesquelles ils doivent souvent lutter.

En somme, cinq problèmes sont liés à la question de la description face à la temporalité : l'étendue de la durée, le caractère statique de la description, la description narrative des processus, les moments privilégiés et la question de performativité. Dresser une telle liste fait apparaître non seulement la complexité du problème de la temporalité/description, mais aussi son unité. Tous ces problèmes ne sont que cinq regards portés sur une même chose.

#### *La durée*

On peut affirmer que la description décrit un moment, un instant. Par « moment », on désigne une époque temporelle qui ne change pas pour l'essentiel. Cette affirmation entraîne celle, considérée plus loin, que la description doit toujours être statique dans tel ou tel sens. Le sens exact du mot « statique », ici, relève de l'étendue temporelle du moment. On entend par « statique » le fait que la description ne s'occupe point des processus dont les origines ou les buts se trouvent hors du moment décrit. Ne sont permis que les processus inscrits complètement à l'intérieur du moment, mais pas ceux qui en déborderaient. L'affirmation que la description s'occupe des moments en tant que tels s'oppose à l'affirmation, aussi considérée plus loin, que la description peut comprendre la narration des changements essentiels.

L'idée de la description momentanée provient de l'intuition qu'il existe toujours un regard sur l'ensemble de la vie sociale qui évite toute dimension temporelle. Comme le dit Proust :

« Peut-être la place de [M<sup>me</sup> de Cambremer] n'était-elle pas dans une salle où c'était seulement avec les femmes les plus brillantes de l'année que les loges [...] composaient un panorama éphémère que les morts, les scandales, les maladies, les brouilles modifieraient bientôt, mais qui en ce moment était immobilisé par l'attention, la chaleur, le vertige, la poussière, l'élégance, et l'ennui, dans cette espèce d'instant éternel et tragique d'inconsciente attente et de calme engourdissement qui, rétrospectivement, semble avoir précédé l'explosion d'une bombe ou la première flamme d'un incendie<sup>6</sup>. »

Notez bien que Jean Bazin pourrait dire que l'apparence d'immobilité dont s'étonne l'observateur ici n'est qu'une (fausse) temporalité épaisse, parallèle à la description épaisse (également fausse) de Geertz. L'apparence d'immobilité relève de l'ignorance par l'observateur des nombreux processus dont il ne voit que les extérieurs ; les scandales, les maladies, les brouilles sont en cours, mais les renseignements manquent qui permettraient de les « voir » à ce moment dans les loges

6. M. Proust, *À la recherche du temps perdu*, 3 : *Le côté de Guermantes I*, Paris, Gallimard, 1976, p. 48 (1<sup>re</sup> éd. 1920).

de l'Opéra. Il a donc tort (mais quelle erreur agréable!) d'attribuer l'immobilité à la chaleur, au vertige, à l'ennui. Notez bien que cette invisibilité momentanée des processus en cours est le parallèle exact de l'invisibilité des grandes structures sociales dans le lieu immédiat de l'ethnographe, pour qui elles sont présentées mais impossibles à distinguer des choses purement locales. (Voilà le problème dont s'occupe la méthode ethnographique de Michael Burawoy<sup>7</sup>.)

Le caractère momentané d'une description provient ainsi d'une caractéristique de l'observateur – son ignorance. En revanche on pourrait croire que le caractère momentané d'une telle description relève du processus social lui-même, qu'il n'existe que des moments instantanés, que le processus social doit être absolument markovien en soi<sup>8</sup>. Dans ce cas, le caractère momentané de la description provient d'une caractéristique identique du processus social. Or on peut penser que nous devons au contraire étendre l'idée du moment. Chez Fernand Braudel, par exemple, le XVI<sup>e</sup> siècle est considéré comme un moment étendu dont on peut décrire aussi bien la structure immuable que l'écume des événements internes, telles les affaires de Philippe II dont parle la troisième partie de *La Méditerranée*<sup>9</sup>.

Mais l'exemple de Braudel ne résout point la question de savoir si le caractère momentané qui nous intéresse provient du processus social en soi ou du discours par lequel nous essayons de l'appréhender. On peut voir les trois niveaux de la temporalité braudélienne (structure, conjoncture, événement) précisément comme le moyen d'échapper à cette question déroutante. Néanmoins, on peut dire que l'hypothèse selon laquelle la description s'occupe des moments qui peuvent avoir des durées courtes ou longues doit être retenue au moins provisoirement.

#### *La description statique*

Il faut réfléchir davantage au sujet de la description statique. Aucune description n'existe sans le déroulement d'événements, d'histoires, d'affaires. Voilà la leçon que nous a enseignée Erving Goffman il y a une quarantaine d'années. Les moments les plus éphémères, les interactions sociales du quotidien sont eux-mêmes composés de processus encore plus courts, encore plus petits qu'eux<sup>10</sup>. Comme je l'ai dit plus haut, on peut retenir l'idée du moment de la description en ignorant les processus dont les commencements et les buts dépassent le moment. Mais, en pratique, on ne peut faire la description qu'au cours du temps. Pendant que le chercheur rassemble les éléments d'une description, le lieu décrit

7. M. Burawoy, « The extended case method », *Sociological Theory*, 6, 1998, p. 4-33.

8. Les processus markoviens sont une sorte particulière de processus stochastiques. Dans les processus markoviens, le présent est complètement déterminé par le passé immédiat. Il n'y a pas de forces causales sortant du passé lointain.

9. F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, A. Colin, 1949.

10. Voilà le caractère « fractal » auquel s'intéresse mon ouvrage *Chaos of disciplines*.

change; les parties de la situation qui sont en train de changer apparaissent de plus en plus évidentes ainsi que, de surcroît, les rythmes de ces changements. Jadis, j'ai fait l'ethnographie d'un asile d'aliénés. Lors de mon arrivée comme chercheur, l'asile m'a semblé un grand système foucaultien, une structure sociale dont j'allais deviner les éléments, les règles, et les valeurs. Mais quelques mois plus tard, j'ai appris comment partager cette grande apparence de système en parties temporelles – lesquelles de mes observations appartenaient aux immuables routines quotidiennes, lesquelles appartenaient aux problèmes administratifs dont on attendait les résolutions immédiates, et lesquelles appartenaient aux lents changements du système médico-légal et, surtout, de l'économie politique des États qui forçaient les asiles à augmenter très fortement les autorisations de sortie, augmentation qui mènerait finalement à leur fermeture.

L'idée d'un « présent ethnographique » provient du désir de renverser cette division temporelle inévitable de la description. On essaie de créer un présent sans couches de temporalité. Mais c'est impossible et c'est une sottise que de croire qu'Edward Evans-Pritchard et les autres anthropologues de l'école anglaise ignoraient que c'est impossible, que leurs « présents ethnographiques » ne sont que des fictions synchroniques construites consciemment à partir de faits diachroniques.

Or, dans la description des choses historiques, le problème des couches de la temporalité est caché parce que le chercheur n'a pas l'expérience inévitable de l'ethnographe qui voit se diviser en couches l'unité temporelle dont est dotée au début de l'enquête la situation décrite. Nous trouvons donc partout des analyses historiques qui prétendent décrire un moment du passé sous forme de moment statique. Et bien souvent nous utilisons de telles descriptions sommaires pour représenter une époque: la fin du siècle, l'entre-deux-guerres, les « Roaring Twenties », etc. Mais quelque chose de très important disparaît sous ces dénominations. C'est la qualité de contingence, la qualité d'être un présent avec un avenir imprévu. S'il y a une chose que nous savons absolument de l'entre-deux-guerres et qui a même déterminé, peut-être plus que tout, l'histoire de cette époque étonnante, c'est que *personne vivant en ce temps-là* ne savait alors que c'était une époque d'entre-deux-guerres. Elle ne devint l'entre-deux-guerres qu'à l'aube du 1<sup>er</sup> septembre 1939. En réalité les descriptions sommaires d'une époque sont fausses. Elles prétendent à une staticité qui correspond exactement au présent ethnographique. Tous les deux sont des fictions synchroniques. La description vraiment statique n'existe nulle part, ni en ethnographie, ni en histoire.

#### *La description au cours du temps*

Étant donné, donc, que la description s'occupe de moments, que ces moments peuvent avoir une durée variable, et enfin qu'il y a, cachées dans l'apparente immobilité de tout moment, des couches temporelles que l'on peut (et l'on doit) distinguer, qu'est-ce que faire une description au

cours du temps? Il ne s'agit pas ici de la description d'un moment étendu (non instantané), comme le XVII<sup>e</sup> siècle de Braudel, mais d'une description dont le centre est une histoire, un déroulement d'événements.

Commençons par la liste. Il est possible de dresser une simple liste des événements. On y suit le concept de l'histoire comme « one damn thing after another », l'histoire comme chronique. Même la chronique comme moyen d'écrire l'histoire présente des difficultés, parce que la variabilité des étendues temporelles des événements implique que l'on ne peut pas les mettre dans l'ordre sans ambiguïté. On peut le faire par rapport à leurs commencements ou à leurs fins, mais les deux ordres ne seront pas nécessairement égaux. Malgré tout, la chronique permet au moins une tentative de description au cours du temps.

On peut de surcroît construire des généralisations au moyen de la chronique, comme le faisaient Robert Park et l'école de Chicago avec leur concept de « natural history » d'un processus social, c'est-à-dire la succession invariable des événements du processus. Ce concept de « natural history » d'un processus social s'enracine, au fond, dans le concept humien de « constant conjunction » des événements<sup>11</sup>. Il est réalisé comme méthode dans les études de « sequence analysis » de la sociologie américaine d'aujourd'hui<sup>12</sup>.

Des sociologues européens ont fait des analyses semblables, mais beaucoup plus abstraites. On peut envisager les grands modèles marxistes du conflit social et les modèles wébériens de la perte de *charism* comme des hypothèses sur les régularités séquentielles du processus social. Le processus social peut être imaginé comme une succession de « liens historiques » dont l'enchaînement est le processus propre. Ces liens peuvent être de tel ou tel genre, comme les moments historiques eux-mêmes – liens de conflit de classe, ou de régularisation [*institutionalization*], etc. Marx a émis l'hypothèse que certains rapports historiques ont la capacité de s'exacerber, qu'un rapport conflictuel de classe sera toujours suivi d'un autre plus fort. Weber a émis l'hypothèse – également fondée sur l'autorenforcement – que les liens de régularisation créeront les conditions d'une régularisation plus forte. On peut envisager toute une analyse du processus social fondée sur une liste des espèces de liens historiques avec lesquels émettre des hypothèses diverses sur les résultats des divers ordres de liens en série.

L'étude des liens historiques nous amène à la narration proprement dite. Avec la chronique, on ne prend pas en compte (ou l'on ignore) les liens entre événements consécutifs. Avec la narration, ces liens (dans leur particularité) sont au centre de l'enquête. La majeure partie de la littérature anglaise sur la philosophie de l'histoire se préoccupe du problème du rapport entre les liens narratifs et l'explication.

11. D. Hume, *A treatise on human nature*, Book I, Part III, Section XIV (1<sup>re</sup> éd. 1739).

12. A. Abbott & A. Tsay, « Sequence methods and optimal matching analysis in sociology », *Sociological Methods and Research*, 29, 2000, p. 3-33.

La narration peut-elle être explicative? Il n'est pas nécessaire ici de raconter dans le détail le défi lancé par Carl Hempel<sup>13</sup> en 1942 et les réponses des philosophes comme William Dray, Walter Gallie et Arthur Danto<sup>14</sup>. Au centre de ce débat est le problème des « lois » sociales. Pour Hempel, seules importent les lois. Toute explication exige un syllogisme, et un syllogisme exige une loi afin de n'être pas qu'un enthymème. Pour les autres auteurs, en revanche, la narration explique en rendant compte; la narration ne peut point prédire, mais elle peut rendre compte. Gallie a comparé l'historien à un journaliste sportif; il ne peut pas prédire le résultat, mais il peut bien comprendre comment c'est arrivé.

En France, ceux qui ont examiné de telles questions narratives sont les apôtres du structuralisme. Dans *L'analyse structurale du récit*<sup>15</sup>, Roland Barthes nous a montré le récit comme une série de noyaux et de catalyses. La narration avance par la résolution des problèmes d'un premier noyau, résolution d'où sortent les lignages catalysant, indiquant les noyaux suivants. Mais l'analyse de Barthes est dirigée vers le discours du récit plutôt que vers la réalité du processus social. Reste donc la question de savoir si une telle analyse peut être utilisée pour ce processus. Paul Ricœur nous a appris bien longuement l'importance de la narration comme cadre de l'expérience. Mais son chef-d'œuvre *Temps et récit*<sup>16</sup> échappe au problème de la structure ontologique de la réalité sociale en soi.

Y a-t-il des noyaux causals dans le processus social? Peut-être, mais ce qui définit un nœud local des acteurs et des forces comme un noyau dont la résolution devra déterminer tous les événements en aval de soi, c'est le réseau entier des liens, causals ou simplement perceptifs, au milieu duquel se trouve ce nœud. Il n'existe aucun noyau en soi, mais seulement des noyaux du fait des liens environnants.

Le modèle d'une narration comme série de noyaux et de catalyses se heurte enfin au problème des couches temporelles. À tel ou tel noyau du processus social correspondent plusieurs histoires, dont les durées varient beaucoup. On ne peut pas les raconter comme une série d'événements discrets et successifs. Comment donc faire la description narrative au cours du temps? Dans la philosophie de l'histoire anglaise, c'est ce qu'on appelle le problème de « colligation », selon William Whewell<sup>17</sup>. On doit rassembler les événements discrets, envisageant des

13. Le défi hempélien se trouve dans C. G. Hempel, « The function of general laws in history », *Journal of Philosophy*, 39, 1942, p. 35-48.

14. W. Dray, *Laws and explanation in history*, Oxford, Oxford University Press, 1957; W. B. Gallie, *Philosophy and the historical understanding*, New York, Schocken Books, 1968; et A. C. Danto, *Narration and knowledge*, New York, Columbia University Press, 1985.

15. R. Barthes, *L'analyse structurale du récit*, Paris, Seuil, 1981.

16. P. Ricœur, *Temps et récit*, Paris, Seuil, 1983.

17. Puisque les aphorismes du philosophe W. Whewell au sujet de la colligation sont très dispersés, la source la meilleure est peut-être l'édition abrégée, introduite et éditée par R. E. Butts, de son ouvrage *Theory of scientific method*, Indianapolis, Hackert, 1968 (1<sup>re</sup> éd. Pitsburgh, 1962).

événements plus grands dans leur durée et leur étendue sociale. Mais il n'y a pas aujourd'hui une discipline, un système de règles pour faire une telle « colligation ».

Nous voyons donc que la description au cours du temps est possible, mais toujours contestée par des défis immenses. Dans la chronique, on simplifie beaucoup, on est indifférent aux liens de l'histoire, de même que dans la narration, on envisage une série simple d'événements discrets. Dans la narration, on recouvre les liens, mais en faisant ainsi, on souligne le problème des strates multiples du processus social. On ne peut pas faire la description statique à cause des strates, mais il est également difficile d'en faire la description dynamique.

#### *Moments privilégiés*

Quand nous faisons des descriptions du processus social sous forme de narration, nous devons, à la suite d'Aristote, indiquer des commencements et des fins ou des résultats. Même l'étude quantitative de tel ou tel changement dans la stratification doit établir l'époque du changement, les dates de l'avant et de l'après. Et ces dates établissent à leur tour les limites d'une narration, au sein de laquelle le chercheur espère trouver un nœud causal. En fait, le nœud causal définit le commencement et la fin. De même que chaque narration s'achève par le dénouement, elle commence par le « nouement ». Il s'ensuit que les commencements des descriptions au cours du temps se trouvent dans les moments de routine, les moments sans événements extraordinaires, avant que le nœud ne se noue. Il s'ensuit aussi que les fins se trouvent dans la routine qu'a produite le dénouement. (Mais on peut, selon les raisonnements développés plus haut, se poser la question de savoir s'il y a des moments vraiment routiniers dans le processus social.)

Chez les sociologues aux États-Unis, on ne trouve pas d'intérêt pour le problème du commencement mais seulement un intérêt, plus inconscient qu'autre chose, pour la question du résultat. Partout dans la sociologie, il s'agit des résultats. Pour Peter Blau et Otis Duncan, par exemple, dans leur chef-d'œuvre sur la stratification aux États-Unis<sup>18</sup>, il s'agit du statut du métier que l'on exerce en 1962. Pourquoi cette année-là? Pourquoi faire la mesure d'une vie (ou d'une époque d'une vie) à sa fin?

Chez les économistes, on utilise l'escompte pour faire une telle mesure *en avance*, au commencement d'une époque. Et les taux d'escompte typiquement utilisés sont assez élevés pour que l'on ne s'occupe point des résultats lointains. Par ailleurs, il n'y a qu'un résultat dans la vie, et malheureusement pour nos collègues qui font des enquêtes quantitatives et pour nous qui le subissons, il n'y a aucune variation dans ce résultat. À très long terme, nous a dit John Keynes, nous sommes tous morts. (Mais voilà pourquoi on a vu une véritable explosion des études utilisant les « event history methods » pour prédire *quand* la mort surviendra.

18. P. M. Blau & O. D. Duncan, *The American occupational structure*, New York, Wiley, 1967.

Chez les « event historians » on étudie les jeunes pour prédire leurs « résultats » en tant qu'adultes. On étudie les adultes pour prédire leurs « résultats » en tant que retraités. On étudie les retraités pour prédire leurs « résultats » en tant que vieillards. On étudie les vieillards pour prédire leurs « résultats » en tant que centenaires, etc. C'est de la folie!

Le problème des moments privilégiés reste une des grandes difficultés ignorées de la sociologie. Que ce soit chez les sociologues historiens cherchant comment borner leurs époques d'analyse, ou chez les sociologues empiriques tranchant le temps arbitrairement pour délimiter une époque de changement, beaucoup de moments sont arbitrairement privilégiés sans aucun souci. Cette ignorance cache l'importance de la question. Au fond, celle-ci relève immédiatement des problèmes les plus centraux de l'ontologie sociale.

#### *La performativité de la description*

La description suit l'action comme un traqueur suit la piste de sa proie, mais elle ne parvient à en voir que la queue disparaissant au coin du sentier. On ne peut pas voir l'action étalée en plein jour, sans être revêtue d'aucune description. Les agents eux-mêmes font la description de leurs actions en les faisant. Les premiers témoins des actions en font également aussitôt leurs descriptions. Notez bien que les toutes premières descriptions des affaires deviennent immédiatement une partie constitutive de ces affaires. Les journalistes font la description d'événements qui ne sont que commencés, et en conséquence leurs descriptions entrent elles-mêmes dans le jeu d'une action. (Pensez au journalisme boursier. Notez qu'il faut entretenir une idée des événements étendus dans le temps pour que cela soit vrai.) Mais même dans le cas des événements vraiment momentanés, les premières descriptions ont un caractère d'action. De l'action, elles soulignent certains aspects, elles en ignorent d'autres; elles rassemblent ceux-ci, elles mettent ceux-là à l'écart.

Ces ignorances et ces rassemblements sont vraiment des actions; ils ne sont pas des perceptions passives. Il suffit de penser à la liberté possible dans la description pour les premiers chercheurs d'une affaire par rapport aux contraintes dont souffrent les suivants. Chez les premiers il y a des choix qui sont interdits aux suivants; ces choix sont les signes de l'action. À vrai dire, les descriptions – surtout les premières descriptions – sont performatives, dans le sens donné par John Austin. Faire la description, c'est « to do things with words ».

George Mead, dans *The philosophy of the present*<sup>19</sup>, soutient que cette activité de description est le moyen par lequel les événements ouverts et indéfinis du présent deviennent les événements fixes et définis du passé. Comprendre un

19. G. H. Mead, *The philosophy of the present*, éd. par A. E. Murphy, Chicago, Open Court, 1932 (rééd. Prometheus Books, 2002).

présent, nous dit-il, c'est le transformer en passé. Mais son raisonnement suggère un terminus qui n'existe nulle part (et auquel, bien entendu, Mead n'a jamais cru). La description, même d'un moment du passé lointain, reste toujours une action. Mais plus le temps s'est écoulé, plus nombreuses deviennent les descriptions antécédentes et plus grandit la difficulté d'une description vraiment indépendante d'elles. Au cours du temps, la description acquiert une lourdeur qui, quoique construite, n'en reste pas moins lourdeur.

On pourrait dire que cette analyse de la description (la description comme espèce de locution performative) n'est qu'un retour vers une vision de la description comme interprétation. Toute description semble contestée; toutes exigent des cadres d'interprétation. Il n'en est rien. Ce qui distingue la description c'est l'ordre des descriptions, leurs sédimentations au cours du temps. Mais en même temps, puisqu'il y a des événements qui ne sont pas complets, des événements dont les lignages s'étendent bien au-delà du présent vers le futur lointain, il y a en chaque moment la possibilité d'une re-description fondamentale des événements apparemment passés. Une re-description serait, peut-être, une « recolligation », un rassemblement des faits d'autrefois en de nouveaux cadres d'événements. Mais une telle opération n'est pas une simple réinterprétation d'un terrain déjà balisé. Elle s'occupe en même temps des faits plus récents et de ceux dont s'occupent les descriptions qui l'ont précédée.

Austin nous dit que les énonciations performatives (ou « performatifs ») n'ont pas tort ou raison, mais plutôt qu'elles sont heureuses ou malheureuses<sup>20</sup>. Sont heureuses les énonciations performatives qui sont dites dans une situation gouvernée par une convention qui est suivie dans toutes ces particularités : la personne correcte, la situation correcte, les mots corrects, l'auditoire correct, à des fins correctes, etc. Une énonciation performative heureuse s'achève; elle agit correctement. Dire « je t'épouse » à un mouton pendant une promenade rurale ne fait rien; dire « je t'épouse » à une femme, dans certains endroits, avec certains témoins (et, en ce cas, en supposant que ce « je » soit un homme, en âge de se marier [ainsi que la femme], etc.), c'est se marier.

Qualifier la description de performative nous pousse vers une idée de la description comme encadrée dans un système d'actes conventionnels populaires et académiques, système que nous appelons l'histoire. Ce système a ses conventions d'évidence et d'analyse. Publier une biographie populaire de Disraeli ou de Cavour présuppose que l'on a lu la plupart de la littérature secondaire au sujet de ces gens. Une telle biographie peut donner une description heureuse de son sujet, sans être définitive. Mais publier une biographie académique de tels personnages présuppose que l'on ait lu toutes les sources primaires avec des yeux nouveaux. Cela suppose aussi que l'on possède les connaissances historiques pour les lire, que

20. J. L. Austin, *Quand dire, c'est faire*, Paris, Seuil, 1970, p. 39-45 (1<sup>re</sup> éd. angl. 1962).

l'on soit sensible à toutes les ironies, aux connotations les plus subtiles, à toutes les références obliques cachées dans les plaisanteries. Et aussi qu'on lise avec l'esprit ouvert, etc. À la différence du cas du mariage évoqué plus haut, presque toutes ces conventions manquent de réglementation ouverte. Le lecteur doit avoir confiance en la bonne foi de l'écrivain pour que la biographie soit vraiment heureuse.

Notez bien qu'il y a un sens dans lequel une biographie malheureuse pourrait avoir plus raison qu'une biographie heureuse. Ce serait possible si nous croyions à une vérité des choses décrites et si nous avions une mesure de la distance entre cette vérité et telle ou telle description. Par exemple, en ce cas, on pourrait faire une biographie académique heureuse mais avoir sincèrement tort pour n'importe quelle raison. Or pour la plupart, le second critère (celui de la distance) relève de difficultés insurmontables. Comme je l'ai montré, la nature incomplète de beaucoup d'événements à un moment donné, aussi bien que la nature incomplète de toute description impliquent que la topologie des descriptions d'un moment n'a aucune régularité et donc aucune mesure.

En somme, on doit prendre en compte la nature performative de la description. Cette nature est la plus évidente lors des premières descriptions d'un moment. Ces descriptions construisent un échafaudage que l'on peut de moins en moins modifier avec le temps, mais qui reste toujours ouvert à la redéfinition complète. Ainsi la description est-elle performative au sens exact : la description est une action, une action aussi bien heureuse ou malheureuse que vraie ou fausse. Qui décrit, agit.

\*

Derrière toutes ces analyses se trouve une idée clef. On ne peut résoudre les problèmes que nous présente la description sans se donner une ontologie du processus social. Ici n'est pas l'endroit pour en jeter les fondements. Mais il faut exiger des concepts efficaces de la temporalité et de ses couches, de ses cadres, de ses structures, des concepts efficaces des événements et des liens causals et non causals entre eux. On doit résoudre le problème de la réalité des séries d'événements et de noyaux causals. On doit renouveler son concept des agents et même des structures.

Parmi ces défis philosophiques, l'hypothèse unificatrice est que rien ne dure, sauf le changement. Le monde social, nous a dit Mead, est un monde d'événements. Un agent social, une structure sociale ne sont que des événements qui toujours se renouvellent, ou des événements qui tout simplement continuent à avoir lieu de la même façon avec le temps. Ce qu'il faut expliquer, ce n'est pas le changement, comme chez Talcott Parsons. C'est la stabilité. Une théorie de la description est donc au fond une théorie du processus social. Une fois le processus compris, le problème de la description s'éclaircira.